

Liberté

Mort-de-gris

Jacqueline Darveau

Volume 4, numéro 24, juin–juillet 1962

URI : id.erudit.org/iderudit/30177ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Darveau, J. (1962). Mort-de-gris. *Liberté*, 4(24), 467–468.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1962

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Mort-de-gris

La mort a surgi un matin d'hiver. Non il fait encore nuit. La pluie tisse aux fenêtres des toiles grises. Et la mort a surgi dans la maison.

L'appel d'un veilleur. La lumière crue de la chambre qui nous douche les yeux. Un visage livide perdu dans les houles blanches des linges. Un visage que la mort sculpte peu à peu. On tire un drap. La morte est déjà loin.

Elle était vieille. Inutile. encombrante même. Une charge pour son entourage. On priait pour sa mort, c'est-à-dire pour sa bonne mort. La délivrance lui est venue. A elle et à nous. Tout est bien.

Et pourtant le coeur fait mal. Des sanglots s'accablent dans la gorge. Prier? Il faudrait. Pleurer...? Pleurer, non la morte mais la mort. La mort qui germe au creux de chaque être, de ces êtres qui pourraient nous échapper, ...qui nous échappent, qui nous laissent les mains tendues, crispées, impuissantes. Alors, pleurer, et beaucoup, et davantage, et jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'incapacité, jusqu'au dessèchement. Se vider de sa douleur.

Le jour fane le cercle de la lampe. Des condoléances arrivent. Des hommes brusques, indifférents. La vie renaît, inchangée. La vie à deux temps: action, repos. Voici l'heure de l'action, avec ses impératifs; la nature réclame, comme devant: servir le déjeuner? "...On n'a pas faim, voyons, quand il y a un cadavre dans la maison."

Il fallait savoir cela. Il y a des attitudes à prendre devant la mort: faire fi de l'appétit.

Et ce silence immense qui nous courbe soudain. On voudrait une voix froide, insouciante, qui ne sache pas, qui ne cherche pas à savoir. La voix d'un ami ou d'un amant à qui on dirait seulement: "Le jour est lourd, emmène-moi..." Quelle inconvenance! Cela aussi est du domaine des choses incorrectes.

On va parler. Mais la langue s'empêtre dans les registres des paroles à dire ou à taire. ...Cela convient-il?

On se sent inconvenant avec son âme ragailardie, avec son corps, tous ses membres trop libres, prêts à se décontracter. Mais il faut feutrer ses pas, limiter ses gestes, chuchoter plutôt que parler.

La mort, cernée un matin d'hiver par un horizon de lessive: un jeu, un jeu conventionnel dont il faut apprendre les règles.

Jacqueline DARVEAU.